

LES COMBATS POUR LA NATURE

VALÉRIE CHANSIGAUD

LES COMBATS POUR LA NATURE

De la protection de la nature au progrès social

BUCHET • CHASTEL
LA
VERTE

© Libella, Paris, 2018.
ISSN : 2492-9107
ISBN : 978-2-283-03055-4

SOMMAIRE

Introduction.....	9
I. POPULATION ET RESSOURCES	13
II. LA RÉCONCILIATION ENTRE PROGRÈS ET NATURE.....	37
III. LES MILLE VISAGES IDÉOLOGIQUES DU LIEN AVEC LA NATURE	65
IV. LA CRITIQUE DE LA CONSOMMATION....	103
V. LA POLLUTION INVISIBLE.....	131
VI. LES LIMITES FLUCTUANTES ENTRE LE LOCAL ET LE GLOBAL	153
VII. DES DISCOURS THÉORIQUES À L'ACTION	177
Conclusion	213
Comprendre le vocabulaire.....	217
Bibliographie.....	221
Index.....	237

INTRODUCTION

*L'écologie est un peu comme le sexe
– chaque génération aime à penser
qu'elle est la première à la découvrir.*

Michael Allaby,
The Times (London), 6 octobre 1989

Lorsqu'il entreprend une nouvelle étude, un historien commence toujours par inventorier les sources, les écoles, les penseurs, les travaux qui font référence. Les dates importantes s'imposent rapidement et peuvent alimenter une chronologie. Il circonscrit son champ d'études de façon cohérente et homogène et il peut ainsi le subdiviser en sous-thèmes. Il peut aussi l'aborder sous des angles moins conventionnels, par exemple en étudiant le rôle et la place des femmes, des institutions, des œuvres artistiques, des minorités et de bien d'autres sujets. Ainsi, en dépit de l'abondance des sources et de la diversité des approches, l'historien peut isoler son sujet et en faire l'histoire.

Quand je me suis attelée à la rédaction de ce livre, il m'est apparu que les combats pour la nature étaient redoutables à définir et résistaient à cette méthodologie rationnelle. Compte tenu de leur aspect protéiforme, une approche classique reposant sur une stricte analyse chronologique m'a semblé impossible, et, pour la même raison, j'ai abandonné

l'idée de dresser une typologie qui aurait été nécessairement hasardeuse.

Il existe une autre étape essentielle dans tout travail historique, la définition des mots (voir page 217). *Nature* est pour le moins trompeur, car on peut y intégrer l'espèce humaine ou bien l'exclure, ce qui change radicalement l'angle de l'analyse. Le mot *environnement*, qui s'est imposé depuis les années 1970, apporte un peu plus de confusion en introduisant une sorte de condamnation morale à l'activité humaine. Les deux mots, en fonction des circonstances et des acteurs, peuvent être interchangeables ou bien refléter des usages et des conceptions radicalement différents. Et c'est parce que le terme de nature est si vaste et si vague que l'on peut y rattacher d'innombrables luttes aux objets très variables. Le terme de *combat* n'est guère plus explicite, car il peut être mené par une multitude ou des individus parfaitement isolés, et s'appliquer à des mouvements microscopiques ou d'ampleur internationale.

La conviction que j'avais d'être face à un objet au contenu incertain a été alimentée aussi par ma propre expérience. Depuis longtemps, je fréquente des amoureux de la nature, des militants de l'environnement et j'ai le privilège de croiser des penseurs importants de ces combats. Or, je ne sais toujours pas ce qui les unit, ni même si ces acteurs sont unis par quoi que ce soit, s'ils font cause commune ou non. Ainsi, les mots d'ordre sont généreux mais souvent ambigus : certains parlent de solidarité tout en nourrissant le rêve de voir se réduire la population humaine ; d'autres affirment l'importance de la frugalité, mais ne disent rien sur les modalités pratiques de la répartition des richesses ; d'autres encore rejettent l'irrationalité des choix économiques et font la promotion de nouvelles formes de spiritualité... Et lorsque ces acteurs se rejoignent, c'est toujours autour de quelques affirmations très floues et parfaitement

INTRODUCTION

consensuelles : le respect de la nature répondrait à tous les problèmes environnementaux ; la rupture du lien à la nature expliquerait pourquoi on en est arrivé là ; l'éducation permettrait aux générations futures de résoudre les problèmes encore sans solution...

Pour toutes ces raisons, j'ai décidé d'abandonner une approche historiographique classique et j'ai choisi de m'intéresser à la finalité des combats pour la nature, car celle-ci est claire même pour les plus petits et les plus locaux d'entre eux, à savoir améliorer l'organisation sociale. Peu importe dès lors que les sens donnés au mot *nature* soient hétéroclites et que l'on place sous le mot *combat* des objets sociaux hétérogènes. La question n'est plus comment sont-ils structurés ou pour quoi les acteurs se battent-ils, mais à quoi servent-ils ? C'est ainsi que ce livre est devenu une étude historique de la finalité politique des combats pour la nature.

L'angle politique permet aussi de rattacher ces combats pour la nature à une histoire culturelle plus large, car la quasi-totalité des problèmes soulevés par la sauvegarde de l'environnement relève de questions sociales, économiques, politiques débattues depuis des siècles. La répartition des richesses, l'expression des citoyens, la régulation sociale, la gestion des conflits entre intérêts antagonistes, la place de l'administration et de l'État, le contrôle des influences cachées permises par la fortune, tout cela constitue la trame des combats pour la nature, or tous ces sujets ont déjà été traités par les générations qui nous ont précédés, souvent avec une grande intelligence.

Cette approche explique le choix des sujets des différents chapitres, chacun traite des combats pour la nature sous un angle particulier sans prétendre à l'exhaustivité des faits, mais à l'exemplarité des idées. Pour certains chapitres, j'ai privilégié les études de cas (Minamata, *Khian Sea*), car

LES COMBATS POUR LA NATURE

ceux-ci permettent d'aborder une problématique complexe de façon très didactique. Ailleurs, je me suis intéressée à un ensemble d'acteurs qui développent des visions parallèles, concurrentes et parfois antagonistes d'un même sujet (le progrès, la consommation, l'action politique) : ces chapitres sont construits comme une mosaïque, car c'est l'ensemble des différentes voix qui permet de saisir la construction historique des combats.

CHAPITRE I

POPULATION ET RESSOURCES

L'un des débats les plus longs et les plus disputés de l'époque moderne naît peu après la Révolution française. Il oppose Thomas Robert Malthus (1766-1834) et ses partisans à de très nombreux penseurs et philosophes comme William Godwin, Pierre-Joseph Proudhon, Karl Marx ou Henry George. En mettant en lumière la question des limites de l'exploitation de la planète, cet épisode historique permet de mieux comprendre les soubassements culturels et intellectuels des mouvements de défense de l'environnement actuel, il éclaire des termes devenus banals comme la limite des ressources naturelles, l'abstinence, la frugalité, le partage, les inégalités, la fin du monde, la contestation du progrès... Mais, revenons d'abord sur la thèse de Malthus.

Malthus s'interroge sur les mécanismes qui freinent la croissance des populations humaines qu'il estime potentiellement infinie. Il identifie de nombreux facteurs limitants comme la quantité des ressources alimentaires, les guerres, la pauvreté, les maladies, les freins moraux ou culturels, la débauche ou la vertu... En réalité, le premier sujet d'intérêt pour Malthus se trouve dans les causes de la pauvreté et des moyens d'y remédier. Les enjeux de ce débat vont ainsi bien au-delà d'une simple réflexion sur la démographie puisqu'il questionne l'organisation même de la société et les choix politiques. Les échanges sont enflammés dès

la première publication du traité de Malthus en 1798 et la virulence des débats ne s'est jamais atténuée depuis. Loin de s'amoinrir, la question malthusienne connaît un formidable regain d'intérêt durant l'après-guerre et elle est un élément fondamental pour comprendre l'essor des mobilisations en faveur de l'environnement qui s'amorce alors. En effet, entre 1948 et 1970, un grand nombre d'ouvrages (dont plusieurs best-sellers) attire l'attention du public sur les dangers de l'explosion démographique et de la dégradation des ressources naturelles.

DE LA REPRODUCTION DES MOUCHES AU NOMBRE MAXIMAL D'ÊTRES HUMAINS

Depuis longtemps, des savants s'intéressent à la capacité de multiplication potentiellement infinie des plantes et des animaux. C'est le cas du Néerlandais Antoni Van Leeuwenhoek (1632-1723), grand pionnier de la microscopie et découvreur notamment des protozoaires et des spermatozoïdes, qui consigne ses observations, nombreuses et variées, dans des lettres publiées par la Royal Society de Londres. Leeuwenhoek ne se contente pas de décrire les organismes vivants qu'il observe avec son microscope (un appareil très simple ressemblant à une forte loupe), il s'interroge aussi sur leur biologie.

Dans une lettre datée du 21 février 1679, Leeuwenhoek estime qu'une goutte de sperme de morue de la taille d'un grain de sable contient 10 000 spermatozoïdes. Il calcule alors qu'une seule morue renferme près de 150 milliards de spermatozoïdes. Ce nombre impressionne fortement Leeuwenhoek qui s'interroge sur la capacité reproductive des organismes vivants ; il se livre dès lors à de nombreuses estimations. Afin de rendre ses calculs les plus précis possible,

il intègre de nombreuses variables comme la durée de l'âge adulte et le nombre de portées possibles. Ainsi, il estime qu'une seule mouche fécondée est capable de générer une descendance de 746 496 mouches en seulement trois mois ! Pour la première fois, la notion de capacité reproductive est approchée de façon scientifique et Leeuwenhoek est considéré par de nombreux historiens comme le fondateur de la biologie des populations¹. Dès lors, la croissance potentiellement sans limites des organismes vivants devient un sujet d'intérêt pour les savants et philosophes. Comme l'illustre Benjamin Franklin (1706-1790), dans une conférence de 1751, si « la surface de la Terre était vide d'autres plantes, elle pourrait être graduellement conquise et recouverte, avec une seule espèce, par exemple le fenouil ; et, si elle était vide d'autres habitants, elle pourrait, en peu d'années, devenir entièrement peuplée par un seul peuple, par exemple, les Anglais² ».

Leeuwenhoek ne limite pas ses calculs démographiques aux seuls micro-organismes, car il étend son raisonnement à la population humaine. Il tente d'évaluer le nombre maximal d'êtres humains que la Terre peut porter. Dans une lettre datée du 25 avril 1679, il prend la densité de la population des Pays-Bas comme base de calcul, soit 120 habitants au kilomètre carré (aujourd'hui, celle-ci est de 412). Puis, estimant la surface habitable de la Terre, il arrive à un chiffre de 13,4 milliards d'habitants, alors que le monde de son époque n'en comptait qu'environ 700 millions. Ses calculs démographiques vont susciter un intérêt considérable et sont sans cesse repris. Les estimations sont relativement homogènes : si Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707) arrive à un chiffre de 5,5 milliards d'habitants, les estimations de Johann Peter Süssmilch (1707-1767) atteignent

1. Egerton, 1968.

2. Franklin, 1779 (traduit par l'auteur).

le nombre de 13,9 milliards, Gregory King (1648-1712) de 12,5 milliards, Thomas Templeman (mort en 1729) de 11,5 milliards... L'intérêt de Malthus pour la croissance démographique s'inscrit dans une longue lignée intellectuelle, mais son apport est cependant original, car il s'intéresse aux facteurs qui augmentent ou diminuent la taille des populations et il tente de transcrire ces phénomènes sous forme de loi.

MALTHUS ET SON PRINCIPE DE POPULATION

Malthus fait paraître en 1798 la première version de son traité : *An Essay on the Principle of Population, as It Affects the Future Improvement of Society: With Remarks on the Speculations of Mr. Godwin, M. Condorcet, and Other Writers*. Il va sans cesse reprendre, modifier et enrichir son texte qui connaît cinq autres éditions, la dernière paraissant en 1826. En 1830, il fait paraître une ultime version abrégée lui permettant de répondre aux critiques très nombreuses qui lui ont été adressées durant plus de trente ans.

Pour Malthus, il n'y a pas de différence fondamentale entre l'homme et le reste du monde vivant : « La nature a répandu d'une main libérale les germes de la vie dans les deux règnes, mais elle a été économe de place et d'aliments. Sans cette réserve, en quelques milliers d'années, des millions de mondes auraient été fécondés par la terre seule ; mais une impérieuse nécessité réprime cette population luxuriante ; et l'homme est soumis à sa loi, comme tous les êtres vivants¹. » L'idée de l'unité du monde vivant (l'espèce humaine étant différente sans être à part), avancée par Malthus, est banale à son époque où les savants

1. Malthus, 1809.

étudient le fonctionnement de l'ensemble de la nature, l'être humain en étant l'un des éléments. Cette naturalisation de la morale (où l'organisation de la société doit être dictée par l'observation de la nature) est d'ailleurs l'un des éléments fondamentaux de l'écologie politique contemporaine et elle explique aussi le nombre impressionnant de biologistes dans l'histoire des combats en faveur de la nature.

Malthus présente son raisonnement de façon théorique : la population croît de façon exponentielle (1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 256...) tandis que les ressources n'augmentent que de façon arithmétique (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8...)¹. Cette analyse repose sur plusieurs éléments. D'abord, le philosophe britannique affirme que la tendance des êtres humains est de se multiplier sans retenue et que seules les contraintes sociales, culturelles, économiques ou alimentaires refrèment cette tendance naturelle. L'accroissement des populations au-delà des ressources disponibles conduit inévitablement, selon Malthus, à la misère et au désordre social². Ainsi, dès qu'une population acquiert un peu de prospérité (donc qu'il y a plus de richesse par habitant), la population augmente, entraînant une réduction de la richesse par habitant. La pauvreté s'installe alors et conduit à la réduction des populations (en raison des famines ou des désordres sociaux). Il s'agit d'un effet d'équilibre entre la quantité de ressources et la population. Cette idée a fortement inspiré Charles Darwin (1809-1882) qui s'est intéressé lui aussi aux mécanismes favorisant ou limitant la survie des espèces, comme en témoigne le sous-titre de son célèbre ouvrage de 1859 : *On the Origin of Species by Means of Natural Selection: Or, the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. Malthus contribue ainsi à faire de la notion de lutte pour

1. Malthus, 1809.

2. Rutherford, 2007.

la survie une loi de la nature, idée qui sera reprise par de nombreux savants comme Sir Francis Galton (1822-1911), l'un des fondateurs de l'eugénisme, ou Herbert Spencer (1820-1903), l'un des initiateurs du darwinisme social.

La simplicité de son raisonnement contribue largement à la popularisation de sa thèse bien qu'elle repose sur un réductionnisme extrême, car, pas plus que les espèces végétales ou animales, la population humaine ne se trouve jamais dans cette situation théorique de croissance continue. La capacité reproductive d'une espèce ne se manifeste donc jamais pleinement dans la réalité. Malthus est d'ailleurs conscient des limites de son affirmation et il tente de l'ancrer dans l'accumulation des faits principalement tirés des récits de voyages des Européens (comme ceux de James Cook), des livres historiques (comme l'histoire de la Chine du père Jean-Baptiste du Halde) et des premiers ouvrages d'ethnologie (comme celui de Joseph François Lafitau consacré aux Amérindiens). Il consacre ainsi plus de la moitié de l'édition de 1803 à des exemples de limitations sociales ou culturelles restreignant, volontairement ou non, la croissance d'une population.

La motivation initiale de Malthus est clairement annoncée dans la première version d'*An Essay on the Principle of Population* (1798) : répondre aux philosophes Nicolas de Condorcet (1743-1794) et William Godwin (1756-1836) qui réfléchissent aux conditions d'établissement d'une société égalitaire dans l'esprit de la Révolution française. Pour Malthus, c'est la croissance de la population au-delà des moyens de subsistance qui plonge dans « la détresse les classes inférieures de la société, et s'oppose à toute espèce d'amélioration dans leur état¹ ». La pauvreté n'est donc pas imputable à une structure sociale inégalitaire, mais au refus

1. Malthus, 1809.

d'accepter les lois de la nature. Il souligne son souci du bonheur humain dans le sous-titre de la deuxième édition de son traité *An Essay on the Principle of Population: Or, a View of Its Past and Present Effects on Human Happiness; with an Inquiry Into our Prospects Respecting the Future Removal or Mitigation of the Evils Which It Occasions* (1803). Or, dans cette édition, on trouve un passage célèbre abondamment cité et critiqué :

« Un homme qui est né dans un monde déjà occupé, s'il ne peut obtenir de ses parents la subsistance qu'il peut justement leur demander et si la société n'a pas besoin de son travail, n'a aucun droit à la plus petite portion de nourriture et, en fait, il est de trop. Au grand banquet de la Nature, il n'a pas de couvert pour lui. Elle lui commande de s'en aller et elle mettra elle-même promptement ses ordres à exécution, s'il ne peut pas recourir à la compassion de quelques-uns des convives du festin. Si ces convives se lèvent et lui font place, d'autres intrus se présentent immédiatement et demandent la même faveur. Le bruit qu'il existe des aliments pour tous ceux qui arrivent remplit la salle de nombreux quémandeurs. L'ordre et l'harmonie du festin sont troublés, l'abondance qui régnait auparavant se change en disette et le bonheur des convives est détruit par le spectacle de la misère et de la gêne qui règnent dans toutes les parties de la salle et par les clameurs importunes de ceux qui sont justement furieux de ne pas trouver les aliments qu'on leur avait laissé espérer¹. »

1. Malthus, 1803 (traduit par l'auteur).

LES COMBATS POUR LA NATURE

MALTHUS ET SES CRITIQUES

Ce texte suscite tellement d'agressivité que Malthus le supprime dans l'édition suivante, mais ce retrait n'est pas le signe d'une remise en cause de ses idées, parce qu'il demeure toute sa vie un adversaire des lois sociales en faveur des pauvres. Ses prises de position dans la société correspondent parfaitement à ce qu'il exprime dans ses textes : les pauvres sont responsables de leurs malheurs et il faut en limiter le nombre par tous les moyens. Dès son premier traité, il s'oppose aux « *poor laws* », destinées à apporter une aide aux plus pauvres, bien qu'elles soient extrêmement légères au regard de nos critères contemporains. Cette opposition constante, qu'il théorise durant toute sa vie, sert de base à la mise en place des *workhouses* (ou *poorhouses*), baptisées très vite les bastilles du pauvre, des hospices où les plus démunis sont placés. Les conditions de vie sont abominables : les couples mariés sont séparés, les enfants éloignés des parents, le travail y est obligatoire et atteint dix-huit heures par jour pour un salaire dérisoire (afin de ne pas rendre ces maisons attirantes pour les pauvres restés en dehors). La mortalité y est très importante (tant par maladies que par suicide), au point que ces établissements ont été qualifiés de concentrationnaires par certains historiens. L'argumentaire de Malthus paraît être axé sur une approche quantitative alors que sa finalité est bien qualitative : il s'intéresse moins au volume total de ressources divisé par le nombre de personnes qu'à la répartition de ces ressources selon le rang des individus. Le but de Malthus est explicite : préserver les privilèges sociaux en instrumentalisant la question des ressources. Malthus est ainsi l'un des premiers critiques modernes de la notion de progrès (la croissance de la population ne peut être infinie en raison des limites de la Terre) et son œuvre

pose clairement les bases des débats actuels sur la justice environnementale (voir page 219).

Les opposants à Malthus ont été particulièrement nombreux et ont formulé des critiques très variées. Nous allons en examiner deux.

Le malthusianisme a souvent été condamné à cause du traitement proposé des pauvres (ils doivent abandonner l'idée d'avoir des enfants et disparaître). De nombreux progressistes, notamment parmi les socialistes et les anarchistes, considèrent que les causes fondamentales de la pauvreté sont dans la production délibérée des inégalités au sein de la société et non dans le caractère limité des ressources. Un exemple de la construction sociale de la pauvreté est justement fourni par Malthus lui-même : son opposition constante et farouche aux *poor laws* contribue à la dégradation de la situation des plus démunis. La réponse des progressistes à Malthus est simple : la pauvreté peut être éliminée ou, du moins, fortement limitée, en assurant une redistribution équitable des richesses produites par la nation. L'idée de partage équitable est certainement l'un des points fondamentaux de l'environnementalisme contemporain, même si les conditions matérielles de réalisation de ce partage restent le plus souvent extrêmement théoriques.

Malthus est également rejeté à cause de la médiocrité de son raisonnement et des données qu'il utilise. Nous avons vu que la motivation première de Malthus était de démontrer l'impossibilité du projet de société égalitaire proposé par divers philosophes dont le Britannique William Godwin. Ce dernier est un penseur original de la Révolution française¹ et il peut être considéré comme l'un des fondateurs de l'anarchisme (il rejette l'idée d'État dont il juge la corruption inévitable et inévitablement tyrannique), même si

1. Adair, 1992.

certains aspects de sa pensée sont peu compatibles avec l'anarchie telle qu'elle se développe au XIX^e siècle. Malthus et Godwin se livrent à une véritable guerre éditoriale, leurs ouvrages se répondant mutuellement. En 1820, Godwin fait paraître un livre traduit en français dès l'année suivante sous le titre explicite de *Recherches sur la population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine contenant une réfutation des doctrines de M. Malthus sur cette matière*. Godwin y démontre la faiblesse du raisonnement de Malthus sur deux points essentiels : l'agriculture est capable de profonds progrès qui permettront de nourrir une population bien plus grande et l'éducation contribue à faire baisser la natalité. La situation démographique actuelle montre clairement que Godwin avait raison et Malthus tort. Malgré sa foi dans le progrès, il serait faux de considérer Godwin comme un « productiviste », si l'on peut utiliser ce terme de façon anachronique. Car il affirme aussi que la fin de la pauvreté repose sur la répartition équitable des ressources et sur la frugalité. Et c'est pour cela que Godwin est bien plus proche de certains courants de l'écologie politique contemporaine que Malthus.

LE RETOUR DE MALTHUS

Le malthusianisme, bien qu'il fasse l'objet de constants débats le plus souvent houleux, connaît un très fort regain d'intérêt après la Seconde Guerre mondiale. Deux best-sellers publiés en 1948 permettent de cerner les raisons de cette résurgence et de comprendre pourquoi il devient cet élément si fondamental dans l'histoire de l'environnementalisme alors naissant. *Our Plundered Planet* (traduit en 1949 sous le titre de *La Planète au pillage*) de Henry Fairfield Osborn Jr (1887-1969) et *Road to Survival* (traduit en

1950 sous le titre de *La Faim du monde*) de William Vogt (1902-1968) traitent à peu près des mêmes sujets : l'avenir de l'humanité, affirment leurs auteurs, est en danger à moins de contrôler strictement la fertilité humaine (en instaurant une rigoureuse limitation des naissances) et de protéger plus efficacement les ressources naturelles (qui sont dégradées par une surutilisation ne bénéficiant qu'à une minorité). Leurs conclusions sont également pessimistes sur la capacité de réaction de l'espèce humaine face à ces dangers. Ces deux ouvrages, vendus à des millions d'exemplaires et traduits dans de nombreuses langues, peuvent être considérés comme les premiers best-sellers environnementalistes.

Osborn Jr et Vogt appartiennent au même univers culturel et intellectuel, celui de l'histoire naturelle et de la gestion des ressources naturelles. Bien d'autres figures majeures de l'histoire de l'environnementalisme, comme Aldo Leopold et Rachel Carson, sont également des représentants de ce microcosme.

Fils d'un éminent paléontologiste connu pour ses positions eugénistes et racistes, Osborn Jr est un homme d'affaires qui se retire des affaires à 48 ans. Il œuvre dès lors au sein de la prestigieuse Société zoologique de New York, qu'il dirige de 1940 à sa mort. C'est une institution savante tout à fait particulière : elle a été créée au début du XX^e siècle dans le but de sauvegarder la grande faune, et notamment le bison d'Amérique alors au bord d'une totale extinction. Son action se limite initialement aux seuls États-Unis, mais Osborn Jr va largement contribuer à élargir son champ d'action. Rebaptisée en 1993, Wildlife Conservation Society, elle est aujourd'hui l'une des plus importantes organisations consacrées à la préservation de la nature et porte plus de 500 projets dans une soixantaine de pays.

William Vogt est un ornithologue qui a fait ses premières recherches de terrain sur les oiseaux notamment pour la

Société Audubon, la principale organisation de protection des oiseaux des États-Unis. Il travaille à partir de 1939 en tant qu'expert des questions de conservation des ressources naturelles auprès de la Pan American Union, l'ancêtre de l'Organisation des États américains. Il participe également à diverses sociétés comme la Planned Parenthood Federation of America (s'occupant de planning familial et créée en 1916) ou The Conservation Foundation (organisation préfigurant le WWF et fondée par Osborn Jr). En tant que chercheur, il étudie en particulier la durabilité de l'exploitation du guano en Amérique du Sud et dans le Pacifique, soumis aux aléas climatiques d'El Niño. Ces excréments, présents en grande quantité dans les colonies d'oiseaux, représentaient une ressource précieuse en raison de leur valeur comme engrais, le gouvernement péruvien souhaitait alors assurer une exploitation durable¹.

L'APPORT DES CATASTROPHISTES DE L'APRÈS-GUERRE

Osborn Jr et Vogt renouvellent la théorie malthusienne sur plusieurs points. D'abord ils soulignent la relation entre la pression démographique et la dégradation des ressources naturelles, la première aggravant la seconde, la seconde rendant incertaine la survie des populations. C'est une nouvelle variable dans la prédiction malthusienne qui s'ajoute à la différence entre croissance du nombre d'individus et des ressources alimentaires. La question de la sauvegarde des ressources est loin d'être nouvelle, car elle a fait l'objet d'un intérêt croissant depuis le début du XIX^e siècle au moins (voir chapitre II) et culmine au début du XX^e siècle :

1. Cushman, 2005.

la présidence de Theodore Roosevelt (1858-1919) est marquée par une action répétée en faveur de la sauvegarde des ressources naturelles comme le gibier, la grande faune sauvage, la forêt, mais aussi le charbon et le pétrole. Avec Osborn Jr et Vogt, la question de la conservation des ressources naturelles n'est plus simplement une question d'éthique sociale ou de gestion efficace de la puissance publique, telle qu'on la formulait jusqu'alors, mais relève de la survie pure et simple de l'humanité.

Ensuite, si Malthus prévoyait simplement la misère et le chaos, Osborn Jr et Vogt envisagent quant à eux la fin de l'humanité. Il est clair que les traumatismes de la Seconde Guerre mondiale et d'Hiroshima (les deux auteurs citent la guerre nucléaire dans leurs introductions respectives) jouent un rôle important dans leur perception du futur de l'humanité, mais d'autres facteurs contribuent à leur pessimisme. Les données dont ils disposent les conduisent à réévaluer l'impact de l'homme sur l'environnement : l'action des hommes a clairement une dimension planétaire et plus seulement locale comme l'envisageait George Perkins Marsh (voir page 38) un siècle plus tôt. La guerre froide qui s'amorce à leur époque est une nouvelle guerre totale où l'élimination complète de l'ennemi est envisagée et est souhaitable, y compris en jouant sur les conditions environnementales¹. Le pessimisme et les inquiétudes d'Osborn Jr et de Vogt correspondent à leur époque, mais ils deviennent un élément récurrent de la plupart des discours ultérieurs sur la protection de l'environnement, une approche catastrophiste qui a été bien souvent critiquée par la suite.

La troisième nouveauté par rapport à Malthus réside dans la science sollicitée par Osborn Jr et Vogt, à savoir l'écologie. Les États-Unis sont alors à la pointe de la recherche

1. Hamblin, 2013.

scientifique dans ce domaine et les deux auteurs sont au courant des travaux alors les plus récents et les plus fondamentaux en la matière. On peut considérer *Our Plundered Planet* et *Road to Survival* comme les deux premiers ouvrages de popularisation des connaissances écologiques. Le message d'Osborn Jr et de Vogt est d'ailleurs parfaitement clair : l'être humain s'insère dans un monde naturel plus vaste dont il est dépendant. Ne pas en tenir compte revient non seulement à détruire son cadre de vie, mais à se détruire lui-même. Ces deux ouvrages ne provoquent pas de mobilisation politique, mais d'importantes ONG commencent alors à s'intéresser à la question de la régulation des naissances comme la Fondation Rockefeller ou le Population Reference Bureau, tandis que d'autres structures voient le jour tel le Population Council.

Les ouvrages d'Osborn Jr et de Vogt, ainsi que ceux de Malthus avant eux, suscitent de nombreuses critiques, souvent virulentes. Certaines, comme celles du géographe Pierre George (1909-2006) sont fortement teintées d'idéologie, car, membre du PCF, il réagit violemment aux critiques adressées à l'URSS. Il faut d'ailleurs souligner que ce pays a proscrit en 1934 toute publicité en faveur de l'avortement et de la contraception et a opté pour une politique nataliste¹. L'URSS d'alors, et son avatar le PCF, véhicule une pensée optimiste et utopique : la science et l'idéologie marxiste sont la garantie d'un monde parfait qui reste à construire. D'autres critiques sont dictées par des positions religieuses notamment du côté des catholiques, opposants traditionnels de la régulation des naissances. D'autres enfin, comme celles d'Alfred Sauvy (1898-1990) et de Jean Bourgeois-Pichat (1912-1990), sont nettement plus argumentées. Ces deux démographes français critiquent ainsi sévèrement l'ouvrage

1. Sauvy, 1949.

de Vogt en faisant initialement remarquer que : « On sait comment, à l'aurore d'une période d'extraordinaire essor démographique, Malthus avait démontré l'impossibilité d'un tel essor¹. » Ils soulignent que les limites productives du sol avancées par Vogt ne peuvent intégrer les progrès futurs : « Sous ce vocable d'apparence plus scientifique, à nos yeux, que celui de Malthus, apparaît la même impuissance à mesurer des possibilités futures qui, du fait même de leur non-existence, ne peuvent entrer dans un compte logique. » Cet argument du progrès potentiellement infini (qu'avait précédemment utilisé Godwin) est assez optimiste et correspond à la position nataliste des deux chercheurs : il n'est cependant pas totalement faux, car la Terre nourrit aujourd'hui beaucoup plus de personnes que Vogt ne pouvait envisager. Les deux démographes français avancent une autre critique, fondée cette fois sur leurs connaissances démographiques, un champ mal maîtrisé par Vogt : « C'est l'accroissement du niveau de vie qui entraîne la restriction des naissances ; la considération des taux nets de reproduction, au lieu des taux d'accroissement, fait mieux encore ressortir le phénomène. » Or, on a souvent constaté depuis que la richesse entraîne non l'augmentation des populations (comme le prévoyait Malthus), mais bien une réduction du nombre d'enfants par femme. Pour Sauvy, les questions posées par « le nombre des hommes sur la planète et leur accroissement possible en regard des ressources² » sont les plus délicates qui soient, mais il faut prendre garde à l'imprécision des données qui conduisent à des raccourcis dictés par la vision optimiste (le progrès réglera tous les problèmes) ou pessimiste (le conservatisme social est la seule solution aux problèmes posés).

1. Sauvy & Bourgeois-Pichat, 1949.

2. Sauvy, 1949.

LES COMBATS POUR LA NATURE

POPULATION, DÉGRADATION DE L'ENVIRONNEMENT, SURVIE DE L'HUMANITÉ : UN SUJET À LA MODE

Ces critiques ne suffisent pas à faire disparaître l'idée malthusienne qui demeure, durant des décennies, l'une des principales références des discours sur l'environnement. Certes, les livres suivants d'Osborn Jr (*The Limits of the Earth*, 1953 ; *Our Crowded Planet: Essays on the Pressures of Population*, 1962) et de Vogt (*People : Challenge to Survival*, 1960) ne soulèvent pas un intérêt aussi important de la part du public, mais d'autres best-sellers prennent le relais. La plupart de ces ouvrages sont marqués par les mêmes idées fondamentales développées en 1948 : le développement démographique sans précédent, l'épuisement des ressources, l'absence d'une gouvernance mondiale avisée. À cela s'ajoute la menace sur la survie de l'humanité, un thème toujours au centre des discours. C'est d'ailleurs une idée qui devient dans les années 1970 très commune : la une du *Time Magazine* du 2 février 1970 en est une bonne illustration. La couverture est consacrée à l'« écologiste Barry Commoner », le sous-titre précisant « *the emerging science of survival* » (la science émergente de la survie).

Deux auteurs malthusiens marquent particulièrement la période allant de 1948 à 1970. Le premier est Garrett Hardin (1915-2003). Après avoir obtenu un doctorat de biologie en 1941, il devient professeur de biologie puis d'écologie humaine à l'université de Californie¹. Hardin est l'auteur de très nombreuses publications portant notamment sur la biologie et l'écologie humaine : *Biology: Its Human Implications* (1949, réédité à de nombreuses reprises), *Population, Evolution and Birth Control*

1. Sans auteur, 1994.

(1964), *Exploring New Ethics for Survival: The Voyage of the Spaceship Beagle* (1972). L'apport important de Hardin est sa théorie baptisée la « tragédie des communs » : il affirme que les biens communs ne peuvent être que détruits par l'égoïsme des individus¹. Cette affirmation peut se formuler autrement : la destruction d'une ressource bénéficie à un nombre limité d'individus, tandis que la restauration de cette même ressource est supportée par la collectivité tout entière. Les grands épisodes de pollution provoquée par les industries chimiques, pétrolières ou minières peuvent illustrer cette théorie. L'audience de Hardin est cependant relative (aucun de ses livres n'est traduit en français), mais la tragédie des communs connaît une très longue popularité. Bien que les travaux de Hardin soient assez imprécis et discutables, ils ont le mérite de faire de la question des communs (voir page 220) l'un des éléments fondamentaux de l'écologie².

Avec Paul Ralph Ehrlich (né en 1932), le lien entre les questions démographiques et les questions environnementales se renforce de nouveau. Ehrlich obtient un doctorat en entomologie en 1957 et devient professeur de biologie, puis de biologie des populations à l'université Stanford. Auteur prolifique, il fait paraître plus de 700 livres et articles. Le plus célèbre est certainement son ouvrage *The Population Bomb* (1968, traduit en 1971 sous le titre de *La Bombe P*), vendu à 2 millions d'exemplaires en seulement deux ans. Il est édité par le Sierra Club, une importante ONG américaine consacrée initialement à la protection des espaces naturels, et qui s'était orientée dans les années 1960 vers les questions de développement. Son livre est un immense succès de librairie, les très nombreuses

1. Hardin, 1968.

2. Committee on the Human Dimensions of Global Change, 2002.

distinctions qu'il reçoit durant sa carrière¹ montrent bien que les idées que ses ouvrages expriment sont partagées par de nombreux acteurs de la protection de la nature : il a été ainsi récompensé par des organisations écologistes (Sierra Club, Society for Conservation Biology, WWF), des sociétés savantes (Académie des sciences de Suède, International Ecology Institute, International Center for Tropical Ecology, American Institute of Biological Sciences, Ecological Society of America) et des structures très diverses comme l'American Humanist Association (qui promeut la rationalité et l'athéisme), la MacArthur Foundation (structure philanthropique promouvant la paix, l'écologie, l'éducation...), le Volvo Environment Prize, l'ONU...

Le succès de *The Population Bomb* est indiscutable avec des millions d'exemplaires vendus à travers le monde. La présentation de l'ouvrage est volontiers accrocheuse, ainsi l'édition de poche qui paraît en 1970 porte cette mention sur la couverture : « tandis que vous lisez ces mots, quatre personnes sont mortes de faim, la plupart étant des enfants ». Ce livre se présente comme un pamphlet, d'où son côté volontiers simplificateur. Ainsi, la première partie de l'ouvrage intitulée « Le problème » comporte trois chapitres : Bien trop d'humains, Trop peu de nourriture, Une planète mourante. Ehrlich se fait le défenseur de la contraception, des petites familles et d'une organisation internationale du planning familial. Adoptant une démarche typiquement malthusienne, il recommande l'arrêt de l'aide alimentaire à des pays comme l'Inde, car il estime qu'il est trop tard pour elle sur un plan démographique et écologique. Dans son texte, ainsi que dans ceux de Hardin, se dresse une autre menace : que la démographie galopante des pays les plus pauvres ne finisse par mettre en péril le

1. Kalte, Nemeh & Schusterbauer (dir.), 2005.

mode de vie américain. Hardin écrit en 1971 : « Chaque jour nous sommes une plus petite minorité. Nous augmentons seulement d'un pour cent par an, tandis que le reste du monde augmente deux fois plus vite. En 2000, une personne sur 24 sera américaine, un siècle plus tard, seulement une sur 46¹. »

LE SUCCÈS DE LA MODÉLISATION ET LA QUESTION DU TYPE DE SOCIÉTÉ

La question démographique s'ancre encore plus solidement dans les discours sur l'environnement avec la parution en 1972 du rapport *Halte à la croissance ?* réalisé par une équipe de scientifiques du Massachusetts Institute of Technology. Ce travail a été commissionné par le Club de Rome fondé en 1968 par l'Italien Aurelio Peccei (1908-1984), président du groupe Fiat, et le Britannique Alexander King (1909-2007), fonctionnaire et chimiste, un groupe de réflexion qui rassemble des acteurs du monde économique, politique et scientifique. Traduit en une trentaine de langues, vendu à des millions d'exemplaires, *Halte à la croissance ?* marque profondément son époque, notamment en popularisant la notion de modèle global réunissant économie et environnement. Ce modèle informatique, baptisé World3 et financé par la fondation Volkswagen (la plus grosse fondation scientifique allemande), intègre cinq variables : la population, la production alimentaire, la production industrielle, la pollution et la consommation de ressources naturelles non renouvelable. Trois scénarios sont testés² : le premier se fonde sur le développement observé durant la période

1. Hardin, 1971 (traduit par l'auteur).

2. Turner, 2008.

1900-1970 ; le deuxième intègre des mesures purement techniques de contrôle environnemental (75 % des matériaux sont recyclés, les rejets polluants sont réduits à 25 % de leur valeur de 1970, le rendement des terres agricoles est doublé et le contrôle des naissances est disponible dans le monde entier) ; le troisième intitulé « monde stabilisé » se fonde sur une gestion stricte de l'impact environnemental, les familles ne dépassent pas deux enfants, la consommation est orientée vers les services et la santé et non sur les biens matériels, l'entretien des terres agricoles est privilégié à l'accroissement du capital. Les deux premiers scénarios aboutissent à une catastrophe sociale et environnementale durant le XXI^e siècle, seul le troisième offre une perspective plus optimiste à condition de faire des choix politiques, économiques et culturels responsables et drastiques. Poursuivant l'œuvre de Malthus, ce livre joue un rôle essentiel en promouvant l'idée que le dépassement des limites planétaires conduit inévitablement à l'effondrement de la société. Si, aujourd'hui, les travaux présentés dans *Halte à la croissance ?* sont dépassés, l'utilisation de modèles demeure un élément essentiel dans le champ des questions d'environnement comme on peut le constater avec le succès de la notion d'empreinte écologique, développée dans les années 1990 par le Canadien William E. Rees (né en 1943), spécialiste de l'écologie des populations, et par ses étudiants. Ce modèle, fondé lui aussi sur la notion de limite, permet de définir l'utilisation globale des ressources de la planète : en 2013, l'espèce humaine les consommerait 1,6 fois plus vite que leur renouvellement naturel.

Tous ces modèles ont fait l'objet de violentes polémiques, les critiques portant soit sur les méthodes utilisées, soit sur leur finalité. Ces controverses constantes montrent que la relation entre croissance démographique et questions environnementales n'a jamais abouti à un véritable consensus

au sein de la communauté scientifique¹. Comment en pourrait-il être autrement ? Certes, il est tentant pour les écologues (et pour tous ceux qui ont des notions d'écologie) de penser la gestion de la société humaine avec les mêmes instruments scientifiques qui leur permettent de comprendre le fonctionnement de l'environnement naturel. De nombreux concepts sont en effet similaires : la notion de limite, la dynamique des populations, la lutte entre individus, l'interaction avec le milieu, les flux d'énergie... Mais les sociétés humaines sont autrement plus complexes que les écosystèmes naturels, certaines de leurs caractéristiques étant sans équivalents dans le monde animal ou végétal, comme la notion de justice ou celle d'égalité sociale.

L'exemple de Paul Colinvaux (1930-2016) est à ce titre explicite. Cet écologue, spécialiste des paléoenvironnements, professeur à l'université d'État de l'Ohio, est l'auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifique. Il s'intéresse aussi à l'histoire humaine (par exemple *The Fates of Nations: A Biological Theory of History*, 1983) où il tente d'en éclairer les mécanismes biologiques. On trouve aussi des considérations sociales dans des ouvrages biologiques comme *Why Big Fierce Animals Are Rare* (1980, traduit en 1982 sous le titre de *Les Manèges de la vie : cycles et ruses de la nature*), où l'on peut lire l'affirmation suivante : « Peut-être que la première loi sociale de l'écologie devrait être : "la pauvreté est causée par la croissance continue de la population"². » Cette affirmation, typiquement malthusienne, a pourtant été réfutée par un très grand nombre de penseurs et de chercheurs en sciences humaines et sociales qui, tous, ont souligné l'immense complexité des mécanismes générateurs de

1. Véron, 2013.

2. Colinvaux, 1980.

pauvreté, l'augmentation de population étant un élément périphérique et peu explicatif.

Ce type d'analyses est loin d'avoir disparu. Prenons un exemple récent. En 2017, un appel a été lancé par 15 364 scientifiques dans la revue *BioScience* afin d'avertir l'opinion de la destruction accélérée de l'environnement. Neuf graphiques accompagnent le court texte et portent sur le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources halieutiques, la désertification... Un seul aborde les questions sociales : une courbe montrant la croissance de la démographie humaine et de son bétail. Cet appel a fait l'objet d'une large couverture médiatique et a suscité de nombreuses réponses comme celle du démographe Hervé Le Bras (né en 1943) et du biologiste Gilles Boeuf (né en 1950) parue dans les colonnes du journal *Le Monde* : « La question démographique doit être posée, mais la population sert d'excuse ou de masque à d'autres problèmes. On brandit la menace de 10 milliards d'humains, mais ce qui importe pour un avenir meilleur, c'est de savoir qui émet le plus de pollution, de contrôler ce phénomène, et de parvenir à une meilleure distribution des ressources¹. » Ces échanges sont passionnants parce qu'ils reprennent les mêmes arguments échangés par Malthus et Godwin près de deux siècles plus tôt.

Les écrits de Malthus ont suscité une controverse tout à fait inhabituelle par sa durée et sa virulence. Ils ont contribué à fonder un ensemble de notions que l'on retrouve dans la plupart des questions environnementales comme les limites de la planète, le déterminisme écologique, le rôle et la place des statistiques, la question du progrès notamment agricole. Même si l'éclairage des sciences de la vie est utile, il ne faut pas oublier que ces notions appartiennent

1. //www.lemonde.fr/idees/article/2017/12/07/10-milliards-d-humains-et-alors_5226163_3232.html [consulté le 13 août 2018].

POPULATION ET RESSOURCES

pleinement au champ des sciences politiques. Les débats déclenchés par Malthus sont d'ailleurs le meilleur exemple historique de l'incohérence de l'affirmation selon laquelle les problèmes environnementaux sont apolitiques (du fait de l'importance de ces problèmes qui dépasseraient les idéologies jugées insignifiantes ou triviales).

Il existe un autre courant de l'environnementalisme qui a tenté d'analyser les causes sociales, et non plus seulement biologiques, de la construction des sociétés, de la production de misère et de la destruction des ressources naturelles. Et pour cela, ses partisans ont repensé la notion de progrès comme nous allons le voir.

CHAPITRE II

LA RÉCONCILIATION ENTRE PROGRÈS ET NATURE

La remise en question de l'idée de progrès portée par les Lumières¹ est déjà présente, comme nous l'avons vu, chez Malthus : pour lui, les connaissances, l'éducation, les sciences et la liberté individuelle, autant d'éléments fondamentaux pour l'établissement de sociétés modernes dans l'esprit des Lumières, ne sont plus suffisantes pour assurer le bonheur de l'être humain ou même garantir la pérennité des sociétés. Malthus va très loin dans le rejet de cette vision du progrès puisqu'il théorise l'assujettissement de la liberté individuelle (en l'occurrence celle des pauvres) à la quantité de ressources disponibles. De nombreux penseurs vont remettre en question cette vision pessimiste de l'avenir de l'humanité non seulement en mettant en pièces les théories jugées trop simplistes de Malthus (voir page 20), mais surtout en proposant une vision critique du progrès qui combine à la fois épanouissement humain et meilleure gestion des ressources naturelles.

1. Voir, par exemple, Todorov, 2006.

LES COMBATS POUR LA NATURE

MARSH, LE FONDATEUR DE L'ÉCOLOGIE APPLIQUÉE

C'est certainement George Perkins Marsh (1801-1882) qui est le premier à analyser en profondeur les conséquences des activités humaines sur les ressources naturelles et à réfléchir aux moyens d'y faire face. Il est peu connu en France, mais la chronologie de la parution de sa principale œuvre permet de mieux évaluer son audience aux États-Unis. Il fait paraître en 1864 *Man and Nature: Or, Physical Geography as Modified by Human Action*, qui est réimprimé en 1865, 1867, 1869 et 1871. En 1874, Marsh révisé son livre qui paraît sous un nouveau titre : *The Earth as Modified by Human Action* (réimprimé en 1877). Une ultime version paraît posthument en 1885 et est réimprimée en 1898 et en 1907. Ces deux révisions de 1874 et de 1885 contiennent de nombreuses nouvelles données et le texte est réorganisé, mais les conclusions de Marsh sont sensiblement les mêmes que celles de la première édition.

Un projet de traduction en français du livre de Marsh a été envisagé par Élisée Reclus (1830-1905), mais bien que Marsh ait écrit une introduction destinée au public français, ce projet ne voit pas le jour. Son œuvre a inspiré de nombreux géographes et penseurs américains comme Nathaniel Southgate Shaler (1841-1906), Carl Ortwin Sauer (1889-1975) et Lewis Mumford (1895-1990), des personnalités marquantes dans l'histoire de l'étude de l'influence mutuelle entre l'homme et son milieu environnant et, aujourd'hui, le rôle pionnier de Marsh est reconnu par la plupart des historiens.

Juriste de formation, Marsh pratique le droit dans le Vermont avant d'exercer diverses fonctions politiques : membre de la Chambre des représentants pour le Vermont (1843-1849), diplomate auprès de l'Empire ottoman (1850-1853) puis de l'Italie (1861-1882). La diversité